

rats, nous les sages, nous les rêveurs, nous les indépendants, qui filons notre rouet mystérieux en dormant sur la manche du prophète. Passe, nous le permettons, ta main sur notre dos plein d'étincelles électriques, et dis à Charles Baudelaire qu'il déplore nos douleurs dans un beau sonnet. »

III

SCHLESWIG

La ville d'Altona où se rend cet omnibus couleur de chair que nous avons décrit, commence par une immense rue à larges contre-allées bordées de petits théâtres et de spectacles forains, qui rappelle assez le boulevard du Temple à Paris, souvenir bizarre sur la frontière des États d'Hamlet, prince de Danemark ! Il est vrai qu'Hamlet aimait les comédiens et leur donnait des conseils comme un feuilletoniste.

Au bout du faubourg d'Altona s'élève la gare du chemin de fer qui conduit à Schleswig où nous avons affaire.

Affaire à Schleswig ! — Oui — qu'y a-t-il là d'étonnant ? Nous avons promis, si jamais nous passions par le Danemark, de rendre visite à une belle châtelaine de nos amies, et nous devions

trouver à Schleswig les renseignements nécessaires pour arriver à L^{***}, qui n'en est éloigné que de quelques heures de poste.

Nous voilà donc monté en wagon un peu au hasard, ayant eu beaucoup de peine à faire comprendre au distributeur de billets l'endroit où nous nous proposons d'aller, car ici l'allemand se complique du danois. Heureusement nos compagnons de route, jeunes gens fort distingués, vinrent à notre secours avec un français tudesque assez semblable à celui dont Balzac se sert dans la Comédie humaine pour faire parler Schmucke et le baron de Nucingen, mais qui n'en résonna pas moins à nos oreilles comme une musique délicieuse. Ils voulurent bien nous servir de drogmans. Quand on est en pays étranger, réduit à l'état de sourd-muet, on ne peut s'empêcher de maudire celui qui eut l'idée d'élever la tour de Babel et amena par son orgueil la confusion des langues. Sérieusement, aujourd'hui que le genre humain circule comme un sang généreux par le réseau artériel, veineux et capillaire des voies ferrées dans toutes les régions du globe, un congrès de peuples devrait s'assembler et décider l'adoption d'un idiome commun, — le français ou l'anglais, — qui serait, comme le latin au moyen

âge, la langue générale, universelle, humaine pour ainsi dire; on l'apprendrait forcément aux écoles et dans les collèges; chaque nation, bien entendu, conserverait sa langue maternelle et particulière. Mais laissons là ce rêve qui s'accomplira de lui-même dans un avenir prochain par un de ces moyens que la nécessité seule sait inventer, et, en attendant qu'il s'accomplisse, félicitons-nous de ce que la noble langue de notre patrie soit parlée ou tout au moins bégayée, en quelque endroit qu'on se trouve, par quiconque se pique d'être bien élevé, instruit et intelligent.

La nuit arrive vite, au bout de ces courtes journées d'automne, plus brèves encore ici qu'en France, et le paysage, assez plat du reste, disparaît bientôt dans ces vagues pénombres qui changent la forme et le caractère des objets. Nous aurions tout aussi bien fait de dormir, mais nous sommes un voyageur plein de conscience, et, de temps à autre, nous passons la tête à la portière, pour tâcher de démêler çà et là quelque aspect, à la lueur grise de la lune qui se levait. — Fatale imprudence! nous n'avions pas assuré les jugulaires de notre casquette, et le vent assez frais, augmenté par la rapidité du convoi filant à toute vapeur, nous la cueillit avec une dextérité digne de Robert

Houdin ou de Macaluso, le prestidigitateur sicilien. Nous vîmes un instant son disque noir tourner comme un astre désorbité; au bout de quelques secondes, ce n'était plus qu'un point dans l'espace, et nous restâmes décoiffés, faisant une mine assez piteuse.

Un jeune homme, placé en face de nous, se mit doucement à rire, puis, reprenant son sérieux, il ouvrit son sac de nuit et en tira une petite casquette d'étudiant, qu'il nous tendit, en nous priant de l'accepter. Ce n'était pas le moment de faire des façons, nous ne pouvions arrêter le train pour nous procurer une autre coiffure, et d'ailleurs le paysage ne paraissait pas émaillé de chapeliers. Après avoir remercié de notre mieux l'obligeant voyageur, nous posâmes sur notre crâne, en ayant bien soin, cette fois, d'assurer la mentonnière, l'étroite casquette, qui nous donna l'air d'une *maison moussue* d'Heidelberg ou d'Iéna de trentième année pour le moins. Cet incident pathético-bouffon fut le seul qui signala notre trajet et nous fit bien augurer de l'hospitalité du pays.

A Schleswig, le railway, qu'on doit continuer, dépasse un peu la station, et s'arrête au milieu d'un champ, comme la dernière ligne d'une lettre

brusquement interrompue; cela fait un singulier effet.

Un omnibus nous prit avec nos malles, et dans l'idée qu'il nous conduirait fatalement quelque part, nous nous laissâmes emballer de confiance. L'omnibus intelligent nous déposa devant le meilleur hôtel de la ville, et là, comme disent les journaux de circumnavigation, « nous prîmes langue avec les naturels. » Parmi eux se trouvait un garçon qui parlait français d'une façon suffisamment transparente pour que nous pussions entrevoir son idée, et qui, chose plus rare, comprenait même quelquefois ce que nous lui disions.

Notre nom écrit sur le registre des voyageurs fut un trait de lumière! On avait prévenu l'hôtesse de notre arrivée, et l'on devait venir nous prendre dès que l'avis de notre apparition serait donné; mais comme il était tard, nous attendîmes au lendemain. L'on nous servit à souper un chaud-froid de perdreaux, sans sucre candi ni confiture, et nous couchâmes sur le canapé, n'espérant pas dormir entre les deux édredons qui composent les lits allemands et danois.

Le messager qu'on avait envoyé la veille ne revint qu'assez tard dans la journée, la course de Schleswig à L^{***} étant de neuf lieues, ce qui fait

dix-huit en comptant le retour. Il rapportait des nouvelles assez contradictoires : la maîtresse du château était à Kiehl ou à Eckernförde, ou bien à Hambourg, si ce n'est en Angleterre. Il est triste de faire une visite en Danemark et de laisser une carte cornée en disant : Je ne repasserai pas.

Un triple avis télégraphique fut expédié aux trois endroits, et, en attendant la réponse, nous parcourûmes Schleswig, qui a une physionomie toute particulière. La ville se déploie en longueur de chaque côté d'une grande rue où les autres ruelles viennent s'attacher comme les menues arêtes à l'arête dorsale d'un poisson. Là se trouvent les belles maisons modernes ; comme toujours, elles n'ont pas le moindre caractère, mais les logis modestes portent un cachet tout local ; ils se composent d'un rez-de-chaussée très-bas, sept ou huit pieds de haut environ, sur lequel s'abat un grand toit de tuiles rouges cannelées. Des fenêtres en largeur occupent toute la devanture ; derrière ces fenêtres, s'épanouissent dans des pots de porcelaine, de faïence, ou de terre vernie, toutes sortes de fleurs : géraniums, verveines, fuchsias, plantes grasses, et cela sans aucune exception. La plus pauvre maison est fleurie comme les autres. A l'abri de cette espèce de ja-

lousie parfumée, les femmes se tiennent travaillant à quelque tricot ou à quelque couture et regardant du coin de l'œil dans l'espion réflecteur les rares passants dont les bottes résonnent sur le pavé. La culture des fleurs est une des passions du Nord ; aux pays où elles viennent naturellement on n'en fait aucun cas.

L'église de Schleswig nous réservait une surprise. Les églises protestantes sont en général peu intéressantes au point de vue de l'art, à moins que le culte réformé ne soit installé dans un sanctuaire catholique détourné de sa destination primitive. On n'y rencontre ordinairement que des nefs badigeonnées, des murailles blanchies à la chaux sans aucune peinture, sans aucun bas-relief, et des files de bancs de chêne bien luisants et bien polis. C'est propre, confortable, mais ce n'est pas beau. L'église de Schleswig renferme un chef-d'œuvre d'un grand artiste inconnu, un tryptique-retable en bois sculpté représentant dans une série de bas-reliefs, séparés par de fines architectures, les diverses scènes du drame de la Passion.

Cet artiste, digne d'être placé parmi les Michel Colomb, les Pierre Vischer, les Montañez, les Cornejo Duque, les Berruguete, les Verbruggen et

autres maîtres du ciseau, s'appelle Bruggemann — un nom qui n'est pas souvent prononcé et qui mériterait de l'être. A ce propos, avez-vous remarqué combien les sculpteurs à talent égal et souvent supérieur étaient moins connus que les peintres? Leurs œuvres pesantes, liées à des monuments, ne se déplacent pas, ne sont pas l'objet d'un commerce, et leur beauté sévère, dénuée des séductions de la couleur, n'attire pas l'attention de la foule.

Autour de l'église règnent des chapelles sépulcrales d'une assez grande fantaisie funéraire et d'un bel effet décoratif. Une salle voûtée contient les tombeaux des anciens ducs de Schleswig, lames massives, blasonnées d'armoiries, historiées d'inscriptions qui ne manquent pas de caractère.

Dans les environs de Schleswig s'étendent d'assez vastes étangs salins communiquant avec la mer. Nous arpentions la chaussée, remarquant les jeux de lumière et les moires gaufrées par le vent sur ces eaux de couleur grise; quelquefois nous poussions notre promenade jusqu'au château métamorphosé en caserne et au jardin public, espèce de Saint-Cloud en miniature, orné de sa cascade en escalier avec dauphins et autres monstres aquatiques ne soufflant aucun liquide.

Quelle sinécure que celle de Triton dans un bassin genre Louis XIV! — Nous n'en demanderions pas d'autre. Ennuyé d'attendre les réponses qui tardaient, et ayant épuisé les divertissements de Schleswig, nous fîmes atteler une chaise de poste et nous voici en route pour L^{***}.

Nous roulâmes longtemps, apercevant à droite et à gauche des nappes d'eau ou lagunes assez considérables, sur un chemin bordé de sorbiers dont les baies rouge-vif réjouissaient l'œil par des tons enflammés qu'avivaient les rayons du soleil à son déclin. Rien n'était joli comme cette allée d'arbres à ombelles carminées; on aurait dit une avenue de corail conduisant au château de madrépores d'une Ondine.

Des bouleaux, des frênes, des pins succédèrent aux sorbiers, et nous atteignîmes la maison de poste où l'on ne relaya pas, mais où l'on donna l'avoine aux chevaux, tandis que nous-même nous prenions une chope de bière en fumant un cigare dans une chambre à plafond bas, à fenêtres transversales, où des servantes se tenaient debout devant des postillons tirant des bouffées de leur pipe en porcelaine, avec des attitudes et des reflets de lumière à inspirer Ostade ou Meissonier.

Pendant tout cela le crépuscule était venu, puis

la nuit, si l'on peut appeler nuit un clair de lune splendide; la route, plus longue que nous ne l'avions pensé d'abord, s'allongeait, en outre, de notre impatience d'arriver, et les chevaux continuaient leur petit trot pacifique amicalement caressés sur la croupe par un postillon plein de flegme.

A chaque groupe de maisons, dont les lumières brillaient comme des yeux à travers les déchiquetures des feuillages, nous nous penchions pour voir si nous approchions du but, car nous possédions sur une carte de visite, gravée en taille-douce, la vignette du château où nous étions invité depuis longtemps à passer quelques jours; mais le terme du voyage reculait, et le postillon, qui ne semblait plus très-sûr de sa route, échangeait deux ou trois mots avec les paysans qu'il rencontrait ou que le bruit des roues attirait sur leur porte.

Le chemin, du reste, était magnifique, tantôt ombragé de grands arbres ayant encore toutes leurs feuilles, tantôt côtoyé de haies vives, que la lune criblait de ses mille flèches d'argent, et dont les ombres dessinaient sur le sable les découpures les plus bizarres. Quand les feuillages, en s'écartant, laissaient voir le ciel, on apercevait la comète de Donati, flamboyante, échevelée, embrouillant les étoiles dans les crins d'or de sa

queue. Nous l'avions vue à Paris, quelques jours auparavant, si faible, si vague, si douteuse! En une semaine, elle avait grandi de façon à effrayer une époque plus superstitieuse que la nôtre.

Dans cette lueur vague et bleue coupée d'ombres profondes où les chevaux n'entraient qu'en frissonnant, tout prenait des aspects étranges et fantastiques. La route suivant les ondulations du terrain, montait et descendait; les haies ou les arbres nous dérobaient la vue de l'horizon, et nous étions tout à fait désorienté. Un moment nous crûmes être au bout de notre course. Une habitation de belle apparence, argentée d'un rayon, se détachait sur un fond de verdure sombre, et envoyait son reflet tremblotant dans une pièce d'eau; cela répondait assez au signalement de L^{...}, mais le postillon passa outre.

Bientôt la voiture s'engagea dans une allée d'arbres séculaires qui sentait son avenue de château. Sur la gauche, des eaux miroitaient, des bâtiments considérables s'ébauchaient à travers les branches, mais nous ne pouvions rien discerner encore. Tout à coup la chaise de poste tourna, et les roues résonnèrent sur un pont traversant un large fossé. Au bout de ce pont s'ouvrait dans une sorte de bastion une arcade basse, à laquelle ne man-

quait que la herse; la porte franchie, nous nous trouvâmes dans une cour circulaire comme l'intérieur d'un donjon, et une seconde voûte engloutit la voiture sous son ombre.

Tout cela, entrevu aux lueurs de la lune et baigné d'ombres, avait un air féodal et moyen âge, une physionomie de forteresse qui nous inquiétait un peu. Le postillon, par hasard, s'était-il trompé et nous avait-il mené au manoir d'Harald-Harfagar ou de Biorn aux yeux étincelants? La chose tournait à la légende et au fantastique.

Enfin nous débouchâmes dans une immense place que fermaient d'un côté de grands bâtiments, décrivant un hémicycle allongé, dont la nuit ne permettait pas de démêler la destination, mais qui prenaient dans l'obscurité un aspect assez formidable.

La corde de cet arc, qui semblait figurer le creux d'une fortification ronde au dehors, était formée par le manoir lui-même, dont la masse imposante, entièrement isolée, surgissait d'une sorte de lagune avec son toit à pans coupés, et sa haute façade que la lune glaçait de sa lumière bleuâtre, faisant briller çà et là quelque vitre comme une écaille de poisson.

Quoiqu'il ne fût pas tard encore, tout paraissait

endormi dans le château. On eût dit un de ces palais des contes de fées, sous le poids d'un enchantement, où arrive le prince chargé de rompre le charme.

Le postillon arrêta ses chevaux devant un pont qui avait dû être autrefois un pont-levis, et alors des lumières apparurent aux fenêtres; la porte s'entr'ouvrit, des domestiques s'approchèrent de la chaise de poste, dirent quelques mots en allemand, et prirent nos malles en nous regardant avec une surprise mêlée de quelque défiance. Il nous était impossible de leur adresser aucune question, et nous ignorions si véritablement nous étions à L^{***}.

Le pont traversait un second fossé rempli d'une eau égratignée de quelques touches d'argent et aboutissant à un portique flanqué de deux colonnes de granit qui donnait accès sous un grand vestibule dallé de marbre noir et blanc, et revêtu d'une boiserie de chêne dont les pilastres avaient des chapiteaux dorés. Des massacres de cerfs étaient suspendus aux murailles, et deux petits canons de cuivre poli pointaient leurs gueules contre nous. Ceci nous parut assez peu hospitalier — des canons dans un vestibule au dix-neuvième siècle! On nous conduisit à un salon meublé avec toutes les recherches de l'élégance moderne.

Parmi les tableaux qui l'ornaient se trouvait un portrait, œuvre d'un peintre célèbre, représentant la maîtresse de la maison en costume oriental, et que nous reconnûmes aussitôt. Nous ne nous étions pas trompé. Une jeune institutrice, descendue pour nous recevoir, nous parlait des langues inconnues et semblait assez alarmée de notre invasion nocturne. Nous lui montrâmes le portrait en prononçant le nom du modèle, et nous lui donnâmes la carte à vignette. Toute défiance alors disparut, et une charmante petite fille d'une dizaine d'années, qui s'était tenue jusqu'alors à l'écart, nous considérant avec cet œil noir et profond de l'enfance, s'avança et dit : « Moi, je comprends le français. » Nous étions sauvé. La maîtresse du lieu, absente pour deux jours, devait revenir le lendemain et avait donné les ordres en conséquence.

L'on nous servit à souper et l'on nous conduisit à notre chambre par un escalier monumental où une maison de Paris eût tenu à l'aise. La servante plaça sur la table deux flambeaux ornés de ces bougies allemandes longues comme des cierges et se retira.

Cette chambre, faisant partie d'un appartement de trois ou quatre pièces, avait l'air assez fantas-

tique : sur la cheminée, des amours illuminés de reflets rougeâtres et ressemblant à des diabolins se chauffaient à un brasier avec la prétention de figurer allégoriquement l'hiver ; par les fenêtres, malgré les bougies, la lune envoyait des lueurs blafardes qui s'allongeaient bizarrement sur le plancher.

Mû par un sentiment pareil à celui qui fait errer les héroïnes d'Anne Radcliffe, une lampe à la main, dans les couloirs des châteaux à revenants, nous poussâmes, avant de nous coucher, une reconnaissance autour de l'endroit où nous nous trouvions.

Au fond de l'appartement une espèce de petit salon, orné d'une glace, meublé d'un canapé et de fauteuils, n'offrait aucun recoin propre à loger des fantômes. Les gravures à la manière noire de l'Esmeralda et de la chèvre rassuraient par leur modernité.

La pièce précédant notre chambre était plus inquiétante. De vieilles toiles rembrunies en garnissaient les murs. Elles représentaient des molosses formidables tenus en laisse par des nègres et portant leurs noms écrits à côté d'eux, comme les portraits de chien de Godefroy Jadin. Toutes ces bêtes, à la vacillante clarté de la bougie, semblaient agiter leur queue en croissant, ouvrir et

refermer leur gueule aux crocs d'ivoire dans un aboi muet, et tendre avec force sur leur collier pour s'élancer sur nous. Les nègres roulaient leurs yeux blancs, et un des chiens, nommé Raghul, nous regardait d'un air torve.

Les trois chambres étaient enveloppées par un corridor se repliant sur lui-même, et dont un des murs formant galerie disparaissait sous des portraits d'ancêtres et de personnages historiques.

C'étaient des hommes à miné farouche, en perruque in-folio, avec des cuirasses d'acier étoilées de clous d'or et traversées de larges ordres, la main appuyée sur des bâtons de commandeur comme la statue de pierre dans *Don Juan*, ayant tous leur casque posé à côté d'eux, sur un coussin; de hautes et puissantes dames, en costumes de différents règnes, faisant des coquetteries d'outre-tombe et des grâces passées de mode du fond de leur cadre. Il y avait des douairières imposantes et rechignées, de jeunes femmes poudrées, en grand habit de cour, avec corset à échelle et vastes paniers, étalant d'amples jupes de damas rose ou saumon broché d'argent, et indiquant d'une main négligente des couronnes de pierreries sur des consoles à tapis de velours.

Ces nobles personnages, pâlis, décolorés par le

temps, prenaient une apparence spectrale alarmante; certains tons avaient résisté aux années plus que d'autres, et cette décomposition inégale produisait les effets les plus bizarres: une jeune comtesse, très-gracieuse du reste, avait gardé dans sa pâleur exsangue des lèvres du carmin le plus vif et des prunelles bleues d'un azur inaltéré; cette bouche et ces yeux vivants faisaient avec sa blancheur de morte un contraste fantasmagorique peu rassurant. *Quelqu'un* semblait vous regarder à travers cette toile comme à travers un masque.

Les portraits, aussi nombreux que ceux montrés par Ruy Gomez de Silva au roi Charles-Quint dans *Hernani*, se prolongeaient jusqu'à l'angle du corridor.

Parvenu là, non sans avoir éprouvé ce léger frisson que cause même aux plus braves dans un lieu sombre, inconnu et silencieux, l'image de ceux qui ont vécu jadis, et dont la forme ainsi représentée est depuis longtemps tombée en poussière, nous hésitâmes en voyant le couloir se continuer indéfiniment plein de mystère et d'ombre. La lueur de notre bougie n'en atteignait pas le fond et projetait sur le mur notre silhouette grimaçante qui nous accompagnait comme un servi-